

## **LES CHIANS DE LA TRADUCTION: OU COMMENT J'AI ESQUIVÉ UNE MEUTE DE DIFFICULTÉS DIABOLIQUES EN ALLANT DU CIEL DE QUÉBEC VERS THE PENNILESS REDEEMER**

*À la mémoire de Raymond Y. Chamberlain, né à Savannah, Georgia, longtemps résident de Montréal, traducteur de L'Amélanchier, raconteur joyeux, mais tant admirateur de Jacques Ferron que, dans la présence de l'auteur, il perdait complètement son latin. J'aimerais croire que je parle de sa part, aujourd'hui.*

Me situant dans le sillon de John Grube, je vais commencer en citant d'une lettre de Jacques Ferron datée du 10 septembre 1974. Ferron parle d'abord de ses propres textes, mais on le voit venir. Le «déjà-fait» en question peut aussi bien représenter le texte original, et le «refait», la traduction:

[...] vous saurez ceci: qu'il est bien plus long de défaire et de refaire que de faire. Et ce n'est pas satisfaisant: le déjà-fait reste là pour insinuer que le refait, ce n'est pas tout à fait ça.

Bon, je ne refais pas, mais je vous en prie, cher Ellenwood, mettez un peu de remake dans votre translation.

J'ai hâte de publier cette dernière phrase, bien entendu, parce qu'elle représente pour moi, comme traducteur, la clef des champs, justifiant toutes sortes d'abus. Et je l'ai saisi, mon auteur, au pied de la lettre, comme vous le verrez si jamais vous avez l'occasion de lire ma traduction du *Ciel de Québec*. En effet, il y a beaucoup de «remakes», à commencer par le titre, *The Penniless Redeemer*, pour ne pas parler de la grande-rue de Calgary, au lieu d'Edmonton, par laquelle je fais passer le mystérieux chef Mandane sur son étalon blanc. Que voulez-vous que je fasse, supposant qu'on soit placé sur Jasper Avenue,

Edmonton, on lit dans *Le Ciel de Québec* la phrase suivante: «Jour après jour, les montagnes étaient restées à vue»<sup>1</sup>. Alors, un auteur peut bien refuser de refaire sa géographie, mais un Albertain de naissance ne saurait jamais traduire sans «remake» une telle phrase.

Mais ce sont de petites choses, des détails, et je voudrais parler plutôt, et plus sérieusement, de certains principes.

Pourtant, une question m'incite à la prudence. Puis-je compter sur votre connaissance du *Ciel de Québec* ? Sinon, vous n'aurez même pas apprécié le titre mordant de mon discours. D'ailleurs, je suis averti de cette possibilité en pensant à un autre passage d'une autre lettre de Jacques Ferron:

Un vieux gentleman, retraité de la GRC, lisant *Le Ciel de Québec* pour avoir des nouvelles de Frank Scott, me dit qu'à la fin je lui faisais faire des choses peu correctes, pour ne pas dire indécentes. Je ne pus que le féliciter, car il est le seul lecteur que j'ai rencontré qui ait traversé le livre. Quant aux choses peu correctes, je tentai de lui expliquer que pour conférer à un ami cher la nationalité québécoise, faute d'une autre procédure, il fallait bien lui refiler la chaude-pisse: «Hélas, Monsieur, mais je n'ai rien trouvé de mieux.» Je doute qu'il m'ait compris.

La compréhension, le malentendu, le sous-entendu, les gentlemen et les autres, l'anglais, le français, l'identité canadienne et québécoise, tout cela mène directement à un exemple qui illustre particulièrement bien mes difficultés. Au chapitre VIII, Bishop Dugald Scott, père du susdit Frank, demande à son ami Chubby Power de lui donner la traduction de quelques phrases qu'il a entendues dans la rue, phrases qu'on semble appliquer au Bishop lui-même. Voici Chubby tel qu'il parle dans ma traduction:

— *Tabernacle de grande hostie and Grande hostie en tabernacle ? They mean just about the same thing.*

— And what is that, Chubby?

— What do they mean? They're exclamations. They can be interpreted, Dr. Scott; they can be explained, but not

translated. Both express surprise and esteem, except that the first might have just a touch of malevolence, but ever so little.

— You mean *tabernacle de grande hostie* ?

— Yes, just a hint of malevolence. You mustn't worry too much about it, though. Because if someone really wanted to show obvious ill-will, not entirely, mind you, retaining just a hint of esteem, he'd say...

— *Grand tabarnacle d'hostie* !

— You've got it, Dr. Scott, you've got it; right down to putting the 'a' in the tabernacle<sup>2</sup>.

Il a tout à fait raison, l'Honorable Chubby, quand il dit que de telles phrases ne se traduisent pas. Il essaie, tout de même, une glose; une glose poliment malhonnête qui fait partie de la blague que le lecteur québécois partage avec ses concitoyens, avec Chubby Power et, bien sûr, avec l'auteur, en se moquant du Bishop, ce monument de la présence anglaise dans la ville. Et qu'est-ce que je peux faire avec tout cela, moi, le traducteur, quand mon public-cible est, en quelque sorte, la cible même de la moquerie de mon auteur? Devrais-je donner ma propre glose sur les phrases en question, aussi bien que sur la glose de Chubby?

À l'époque, très perplexe, je suis allé chercher des conseils, et à qui mieux que Frank Scott lui-même, dans ce dialogue célèbre avec Anne Hébert sur la traduction du *Tombeau des rois*, ce processus sublime par lequel la poésie, selon Anne Hébert, «est remise en marche, équipée à mesure pour une seconde vie fidèle à son sens originel, mais recréée selon le génie propre à une autre langue»<sup>3</sup>? À ma grande surprise, cette correspondance ne m'aidait point, ne traitant rien que des subtilités de sens, des nuances de sons et de rythme. Ma foi, c'était comme si un *grand tabarnacle d'hostie* n'avait jamais existé.

Obligé de consulter une autre autorité, j'ai choisi John Glassco, le grand traducteur de Saint-Denys Garneau, dont l'introduction à *The Poetry of French Canada in Translation*

m'a montré la vraie source de mon problème: Jacques Ferron, comme toute une foule de poètes que Glassco décrit dans son commentaire, est trop préoccupé par la situation historique du Québec, par des idées politiques et nationalistes<sup>4</sup>. Cette fâcheuse habitude, je le comprends maintenant, mène à beaucoup de vices chez un auteur, mais surtout à l'évocation de spécificités de lieux, de coutumes, de manières, de langage, qui donnent toujours beaucoup de difficultés à ma profession.

Or, chaque praticien a sa façon de représenter ces tâches de «local colour». Pour simplifier beaucoup, on peut parler de deux tendances plus ou moins incompatibles.

1. Ou on transpose aussi complètement que possible le texte original, cherchant l'équivalent pour tout.

2. Ou on fait en sorte que la traduction, tout en communiquant le nécessaire, ne cherche pas à déguiser sa nature ni sa source.

Devrais-je, par exemple, angliciser les noms, écrivant «Saint-Laurent» ou «St. Lawrence», «Parc Lafontaine» ou «Lafontaine Park»? Devrais-je parler de «priests» ou de «curés»; «landowners» ou «seigneurs»? Théoriquement, on peut recréer tout un monde convenant à la langue cible. Il existe une traduction des *Belles Soeurs* de Michel Tremblay en dialecte écossais de Glasgow, qui se joue très, très bien<sup>5</sup>.

Il est vrai que beaucoup de lecteurs, et surtout beaucoup d'éditeurs, aiment mieux qu'une traduction soit aussi transparente que possible; qu'un roman québécois traduit en anglais se lise comme *Two Solitudes*. Il y a vingt ans, c'était même audacieux de la part de Sheila Fischman de laisser paraître quelques «calices» et «ciboires» dans ses traductions de Roch Carrier, et pour Betty Bednarski de retenir, dans ses traductions de Ferron, des anglicismes truqués, du genre «cuiquelounche», «ouonnedeurfoules» et «ouerdéare». La plupart des éditeurs aiment mieux ce que Ralph Manheim a fait dans *St. Lawrence Blues*, sa traduction d'*Un joualonnais, sa joualonie* de Marie-Claire Blais. Tout en utilisant les noms québécois des personnages et des endroits, Manheim normalise autant que possible le langage. Pour lui, c'est une narration courante et

énergique qui compte, et tant pis si le titre français indique une façon de parler dans un contexte particulier. *Un joualonnais, sa joualonie* n'est pas un livre nationaliste — au contraire — mais il porte sur la politique du langage, la façon dont les gens parlent et les rapports entre leur façon de parler et leur classe, leur éducation, et leur avenir. Il est révélateur, par exemple, que dans le texte français, le discours des féministes militantes soit parsemé d'exclamations comme «Fuck you, man!» et «Bullshit» — des mots qui sautent de la page française pour suggérer, il me semble, que le jargon de ces femmes est «made in the USA»<sup>6</sup>. Évidemment, l'effet n'est pas pareil sur une page d'anglais, mais Manheim ne cherche pas de remède. Pour lui, et pour son public américain, la question n'est pas importante. Manheim se contente de traduire les *mots*, ne se cassant pas trop la tête pour suggérer la *parole*.

Pour revenir, donc, à nos «hosties», je crois qu'il est assez évident que ma position politique vis-à-vis la traduction n'est pas celle de Manheim. Même s'il était possible de trouver des équivalents anglais pour les phrases entendues par le Bishop, je ne les utiliserais pas, tout simplement parce que *Le Ciel de Québec* est un livre, comme tant d'autres de Ferron, dont les thèmes principaux concernent l'identité linguistique et culturelle. Ici, la présence anglaise dans la ville de Québec se définit en fonction de la vie qui se passe, en français, de l'autre côté du mur. Anglicisées dans ma traduction, les phrases en question exprimeraient peut-être l'insulte, mais pas le contexte nécessaire. C'est pourquoi je les ai laissées telles quelles, sans explication, sans glose. Mes lecteurs idéaux, même s'ils n'ont jamais entendu ni lu de tels barbarismes, comprendront, tout comme le Bishop, qu'on se moque d'eux; et ils seront, chacun à sa façon, tout comme le Bishop, ironiquement, mélancoliquement, complices. S'ils ne veulent pas jouer, s'ils tournent le dos à tous les mots qui ne sont pas en langue forestière, tant pis. On ne peut rien faire pour les Preston Manning de la littérature.

Cependant, vous aurez remarqué peut-être qu'il y a une phrase dans ma traduction qui ne paraît pas dans l'original: «right down to putting the 'a' in the tabernacle.» C'était ma façon d'indiquer un changement de voyelle, un changement que le docteur Ferron ne se trouvait pas obligé de souligner; un autre

détail qui joue sur les traits particuliers du langage. Il me semblerait très maladroit et peut-être inutile d'expliquer tout cela, mais je ne saurais oblitérer le détail, cherchant, enfin et tout simplement, à avertir les lecteurs qui risquent de s'y intéresser.

Ayant décidé très tôt d'annoter ma traduction, utilisant comme base le glossaire établi par Jean-Marcel Paquette pour l'édition VLB, j'étais déjà loin de l'illusion du non-traduit. Ma traduction se montre telle, transposant directement, par exemple, le nom Joseph à Moïse à Chrétien. Mais la décision n'était pas facile dans le cas de certains autres noms qui ont une signification particulière dans cet étrange monde ferronien, situé quelque part entre la fiction et la réalité. Je pense en particulier à ce ruisseau des Chians qui, en coulant vers la rivière Etchemin, passe par le village des Chiquettes. J'avoue que j'étais tenté de nommer le ruisseau «Dawg Creek» ou même «Dawgcrap Creek», et le village «Plugtown» ou «Quidville»; mais l'effet aurait été de greffer un village vaguement faulknerien sur un paysage que j'avais voulu garder clairement québécois. Et pourtant, je me trouvais obligé de suggérer certaines significations. Autrement, mon lecteur anglophone risquait de ne pas voir beaucoup de différence entre Chiquetteville et Chicoutimi.

Je n'aime pas beaucoup les notes d'explication sur les pages d'une œuvre littéraire en traduction. Je préfère des «footnotes faufilees», des «explications-remakes». Dans ce cas, je voyais deux moments propices, à commencer par la première mention du village. Voici comment j'aurais pu insérer l'information voulue:

They were going to a village situated at the junction of the Etchemin River and Chians Creek (which the anglais sometimes called Dirtydawg Creek). It was an obscure little place called the Village of the Chiquettes (from «Chique» a chaw or tobacco), or Chiquetteville...

Cela me semble beaucoup trop maladroit, trop évident, trop professoral. Le deuxième moment se produit quand le Très-honorable Arnest fait arrêter sa voiture afin d'aller pisser dans le ruisseau en question. Vous connaissez l'histoire. Tout en se soulageant, il fait un commentaire qui, dans l'original, se lit

comme suit:

C'est un ruisseau qui ne devrait pas exister, le village des Chiquettes non plus! Maudite province arriérée! Un ruisseau des Chians et un village des Chiquettes à moins de vingt milles de Québec<sup>7</sup>.

Or, quand il dit pour renchérir, «Je ne voudrais pas qu'un Anglais d'Ontario voie ça!», je ne partage pas du tout la dérision de l'honorable Chubby Power qui répond, «Pisse donc encore, Arnest, tu en as plein le chapeau!» Au contraire, j'y vois mon mot d'ordre, car l'échange demande une explication. Ce n'est pas du tout clair, pour mes pauvres Anglais d'Ontario, la raison pour laquelle ils devraient être choqués ou amusés par de tels noms de lieux. Je peux maintenant les renseigner par un «remake» non seulement informatif, mais dramatique. Je continue ainsi:

What if some Anglo from Ontario got wind of that?  
Supposing he wanted to know what the names mean? Can't  
you just hear me saying, «Well, there's a lot o' dawg in  
that creek, but then there's some shit too; and 'bout all you  
can do with a chique is chaw 'n spit.» Jeesus!<sup>8</sup>

Après la première phrase, il n'y a rien de Ferron dans de passage. Un peu exagéré? Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est ceci: je ne veux pas éviter, ou déguiser, le problème. Quand je me trouve, comme traducteur, face à un texte qui est plein de ce que John Glassco a nommé, péjorativement, «parochialism — one might call it *québécoisisme* »<sup>9</sup>, je me trouve obligé d'honorer cette qualité en m'assurant que mon texte rappelle l'original et résiste autant que possible à l'assimilation, tout en restant, bien entendu, compréhensible et plaisant dans ma très chère langue natale.

Je pourrais continuer avec une meute d'exemples, mais le temps nous manque, et vous avez, je crois, l'essentiel de mon apologia.

<sup>1</sup> Jacques Ferron, *Le Ciel de Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1979, p. 123.

<sup>2</sup> Jacques Ferron, trans. Ray Ellenwood, *The Penniless Redeemer*,

- Toronto, Exile Editions, 1984, p. 53.
- 3 Anne Hébert et Frank Scott, «Dialogue sur la traduction», *Écrits du Canada Français*, 7 (1960): 209.
- 4 John Glassco, *The Poetry of French Canada in Translation*, Toronto, Oxford UP, 1970, p. xix.
- 5 Michel Tremblay, trans. William Findlay and Martin Bowman, *The Guid Sisters*, Toronto, Exile Editions, 1990.
- 6 Marie-Claire Blais, *Un joualonnais, sa joualonie*, Montréal, Editions du Jour, 1973, p. 132; trans. Ralph Manheim, *St. Lawrence Blues*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1974, pp. 99-100.
- 7 *Le Ciel de Québec*, *op. cit.*, p. 54.
- 8 *The Penniless Redeemer*, *op. cit.*, p. 44.
- 9 John Glassco, trans., *The Complete Poems of Saint-Denys Garneau*, Ottawa, Oberon, 1975, p. 7.